truites, le savoir flétri comme magie ou puni comme trahison, les philosophes chassés en exil et leur classe anéantie, les observatoires transformés en clochers où l'on sonne l'angelus, l'Europe entière couverte de moines fainéants et crasseux, l'intelligence humaine appliquée à la solution de problèmes ineptes, tels que la transubstantiation ou l'homoiousie, au lieu de l'être au progrès des sciences, voilà ce dont on est redevable au christianisme. « Qui allait succéder à Archimède, à Hipparque, à Euclide, à Hérophile, à Eratosthène ? C'étaient des charlataneries telles que les cures miraculeuses, les cures des châsses et des reliques, qui étaient appelées à éclipser le génie d'Hippocrate, et près de deux mille années devaient s'écouler d'Archimède à Newton, près de dix-sept cents d'Hipparque à Képler. Presque vingt siècles de ténèbres séparent Héron, qui fit fonctionner dans le Sérapion la première machine à vapeur, de James Watt, qui révolutionna l'industrie du monde. Quel pénible spectacle que celui de cette longue impuissance ! Impuissance, non, car elle a été cependant productive ; c'est à elle que nous sommes redevables de ces in-folio, pleins des spéculations surannées des Pères de l'Eglise qui chargent les rayons de nos bibliothèques, cachés sous la poussière, et attendent les vers. » Nous noterons, parmi les pages magistrales de ce résumé, celles où l'auteur a condensé l'histoire des papes ; elles sont le plus virulent réquisitoire qu'on ait fait contre le catholicisme, tout en étant écrites avec la plus grande modération. En regard, il nous montre la civilisation préservée de la ruine complète qui la menaçait par les Arabes, qui gardent précieusement le dépôt des connaissances scientifiques à nous léguées par l'antiquité et trouvent encore moyen de l'accroître. Et il énumère tout ce que nous devons en astronomie, en mathématiques, en chimie, en médecine, aux savants arabes du xe au XIIIe siècle, tout ce que nous aurions été obligés de rapprendre et de reconstruire péniblement par l'étude et l'observation, si les Arabes n'avaient été heureusement soustraits à l'abêtissement auquel le catholicisme condamnait alors les régions de l'Europe sur lesquelles il régnait en maître. La biographie d'Arnaud de Villeneuve, dont J.-W. Draper donne les lignes principales, suffit, au reste, pour se convaincre de l'impossibilité où se trouvait un savant, au XIIIe siècle, de poursuivre paisiblement ses études.

L'âge de raison a son prélude en Europe lors des grandes découvertes maritimes, mais il ne s'affirme que par le développement des langues modernes, qui précipite le déclin de la papauté. « Une littérature européenne était impossible sous la domination de l'Eglise catholique. Le principe de stabilité que l'Italie espérait faire prévaloir en Europe avait pour base essentielle l'usage forcé d'une langue morte, le latin. Le signal de l'émancipation intellectuelle fut donné par les grands poètes italiens, conduits par Dante, qui rompirent ce charme, non sans rudesse. L'unité religieuse implique l'unité à l'aide d'une langue sacrée, et conséquemment la non-existence de littératures nationales différentes. » Quatre grandes révoltes : les Albigeois, Wiclef, Luther, les philosophes du XVIIIe siècle marquent autant d'étapes successives dans l'affranchissement de l'humanité. Nous voilà donc décidément bien loin des temps où Chateaubriant nous représentait le christianisme comme l'infatigable pionnier de la civilisation ; tout l'ouvrage de J.-W. Draper semble en effet une réfutation en règle de ce fameux *Génie du christianisme*, dont chaque page est une contre-vérité. A propos de la méthode expérimentale et de la voie véritablement scientifique qu'elle ouvre aux recherches, remarquons un chapitre consacré à lord Bacon, que, d'après l'auteur, on « considérerait bien à tort comme en étant l'initiateur ». « Il est temps, dit M. Draper, « que le nom révéré de philosophe cesse d'être accouplé à celui d'un homme qui fut un faux savant, un politique complaisant, un jurisconsulte insidieux, un juge vénal et un méchant homme. »

Europe (HISTOIRE DE L') **pendant la Révolution française**, par H. de Sybel. En 1848, au moment de la Révolution, M. de Sybel s'occupait en Allemagne de recherches sur la chute de l'empire romain, quand lui vint l'idée, pour combattre les tendances communistes des républicains avancés allemands, de publier une brochure sur la misère qu'avait, à son avis, produite en France le socialisme des chefs de la Révolution de 1789. Ne trouvant aucun renseignement dans les ouvrages de Thiers, de Louis Blanc et de Mignet, et ne pouvant obtenir l'accès des archives étrangères de Berlin, M. de Sybel partit pour Paris en 1851, arriva aux Archives nationales et demanda les actes du comité de Salut public à un employé, qui, jetant sur la table quelques lourds cartons, dit à l'écrivain prussien : « Monsieur, ayez du respect pour cette poussière. C'est de la poussière de 1795 ; je puis vous assurer que, depuis cette époque, aucune main humaine n'a touché ces cartons et ces actes. » M. de Sybel ne pouvait, dans de pareilles conditions, que recueillir d'excellents matériaux pour son travail, et c'est ce qu'il fit ; mais, à Paris comme à Berlin, on lui refusa les documents du ministère des Affaires étrangères. En 1861, nommé professeur à Bonn, il fit la connaissance dans cette ville de Mme Cornu, sœur de lait de Napoléon III, et l'autorisation tant désirée lui fut, grâce à Mme Cornu, accordée par l'empereur lui-même. Nous avons rapporté ces incidents pour montrer combien nos historiens avaient tiré peu de profit des richesses accumulées dans nos collections, et nous déplorons que la première histoire de la Révolution dans ses rapports avec l'Europe ait été écrite par un étranger, obligé de faire tout exprès plusieurs voyages à Paris. M. de Sybel s'occupe de la période comprise entre 1789 et 1795, et dans le tableau de cette grande époque il distingue trois faits saillants : la chute de la royauté française, l'anéantissement de la Pologne, la dissolution de l'empire allemand par la guerre de la première coalition. « Une intime solidarité, dit-il, unit entre eux ces mémorables événements. Les accidents du développement extérieur sont divers, mais le fond est identique et partout le même : partout c'est le moyen âge qui s'écroule, à Paris comme à Varsovie, et comme dans l'empire allemand ; partout aussi, sur les bords de la Vistule, sur les bords du Rhin, sur les bords de la Seine, une nouvelle forme politique triomphe : la moderne monarchie militaire, celle qui nivelle et centralise. » On peut objecter, en ce qui concerne la France, que la Révolution mentit à ses origines et inclina vers le despotisme précisément à partir du jour où elle devint militaire ; mais, dans la phrase que nous venons de citer, M. de Sybel n'a sans doute en vue que le résultat final, puisqu'il dit plus loin : « La Révolution de 1789, tendait à la double conquête de la liberté civile et de la liberté politique ; elle a réussi dans la première de ces deux tâches ; mais, malgré tout son enthousiasme, elle a échoué dans la seconde. Après avoir, au début, proclamé la fraternité, non seulement entre les individus mais encore entre les nations, elle a bientôt aspiré à la conquête universelle, pour aboutir, après des victoires jusque-là inouïes, à la catastrophe de Waterloo. » La première édition de l'ouvrage ayant paru en 1853, la seconde en 1865, on s'explique pourquoi M. de Sybel estime que la Révolution n'a pas donné à la France la liberté politique. Une traduction française de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution* a été entreprise par Mlle Marie Dosquet (Paris, 1870-1888, 6 vol. in-8°).

Europe (L') **militaire et diplomatique au XIXe siècle**, 1815-1884, par Frédérick Nolte (1884, 4 vol., in-8°). L'ère ouverte par la Révolution française, après avoir bouleversé l'Europe pendant vingt-cinq ans, s'est terminée par les traités de 1814 et 1815 ; les aspirations légitimes des peuples à la liberté et à l'indépendance, soulevées et encouragées par la propagande révolutionnaire, se sont trouvées anéanties et comme perdues à tout jamais par les conclusions du congrès de Vienne. Ce congrès, par l'importance des remaniements territoriaux qu'il a effectués, et surtout par la longue suite de guerres sanglantes auxquelles il a mis fin, œuvre une période nouvelle ; aussi peut-on dire que l'histoire politique du XIXe siècle commence en 1815. A cette époque, tout paraît pacifié : et les souverains semblent avoir renoncé à toute idée d'extension territoriale ; les peuples, à toute aspiration vers la liberté ; la Sainte-Alliance a, en effet, scellé l'intimité des trois grandes puissances, Russie, Autriche et Prusse, qui, depuis le commencement de la Révolution, avaient lutté presque sans interruption contre les Français, apportant d'abord des idées libérales et bientôt voulant imposer la liberté par la conquête ; ce traité, à la forme mystique, a donné une direction nouvelle à la politique européenne. Est-ce à dire que le congrès de Vienne ait réglé à tout jamais la carte de l'Europe, qu'en domptant la France révolutionnaire les alliés aient anéanti les velléités libérales des peuples ? Point. Les signataires du congrès de Vienne ont peut-être maîtrisé les peuples, ils n'ont pas éteint leurs désirs ; ces peuples, à qui leurs souverains avaient fait tant de promesses en 1813, pour les exciter contre Napoléon, ont soif de liberté et d'indépendance. Aussi nous expliquons-nous ces soulèvements nombreux, ces guerres continuelles, ce mouvement qui, commencé après 1815, se continue encore à l'heure présente ; c'est l'histoire de la politique de la Sainte-Alliance : les congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), de Carlsbad (1819) et de Vienne (1820) ont pour objet de contenir l'Allemagne dans le régime de l'absolutisme ; les congrès de Troppau (1820) et de Laybach (1821) autorisent l'Autriche à pénétrer en Italie pour rétablir son pouvoir menacé par les aspirations constitutionnelles et nationales des Italiens ; enfin le congrès de Vérone (1822) est suivi de l'intervention des Français en Espagne (1823), qui rendent à Ferdinand un pouvoir sans contrôle ; toutes les puissances, sauf l'Angleterre, qui soutient constamment la politique de non-intervention, se croient le droit, et en usent, de combattre par la force les tendances libérales qui se manifestent chez leurs voisins. Le libéralisme, étouffé sur un point, reparaît sur un autre ; il amène les révolutions espagnole et portugaise, les insurrections de la Belgique (1830), de la Hongrie (1848-1849), de la Pologne (1831 et 1863), de l'Italie (1848-1850 et 1859), mouvements constitutionnels ou guerres d'indépendance, réprimés le plus souvent avec trop de succès.

A ces nombreuses guerres de liberté et d'indépendance il faut ajouter la longue série des guerres d'agrandissement, dont l'histoire fait l'objet de la seconde partie de l'ouvrage de M. Nolte. C'est la question d'Orient, vieille de quatre siècles, qui reparaît une fois encore, sans qu'un pas soit fait vers la solution : la Russie et l'Autriche, prêtes à se disputer la succession de l'*homme malade*, et l'Angleterre, jalouse de la puissance moscovite, protégeant le Turc tout en le dépouillant ; les insurrections de la Grèce (1820-1828) et de l'Egypte (1831-1841) contre la domination turque ; la guerre de Crimée (1853-1856) et le traité de Paris ; la guerre russo-turque de 1877-1878 et le traité de Berlin, ont amené d'importantes modifications dans la carte de la péninsule des Balkans, sans laisser entrevoir une solution de la question d'Orient. Aux guerres soulevées par la question ottomane, il faut ajouter les guerres dont la cause réside dans l'ambition insatiable de la Prusse, qui, victorieuse de l'Autriche (1866) et de la France (1870-1871), a pris en quelques années une position considérable en Europe, groupant sous son hégémonie tous les Etats de l'Allemagne ; l'élévation subite de la Prusse est un des événements les plus importants du XIXe siècle.

M. Nolte consacre deux volumes de son ouvrage à l'histoire des guerres coloniales et des expéditions d'outre-mer ; la France, après les pertes cruelles de la campagne de 1870, peut espérer, d'après M. Nolte, trouver des compensations en dehors de l'Europe, en Afrique, dans l'extrême Orient, en général dans tous les établissements qu'elle possède sur le globe ; donc, tandis que notre politique continentale doit être exclusivement défensive, nous pouvons satisfaire nos légitimes intérêts d'expansion. C'est cette politique, qui doit, selon M. Nolte, prévaloir en France comme elle a prévalu en Angleterre et comme elle prévaut en Allemagne.

Europe (L') **et la Révolution française**, par Albert Sorel (Paris, 2 vol. in-8°, 1885-1887). Dire que la monarchie était en décomposition à la fin du règne de Louis XV, que les philosophes du XVIIIe siècle demandaient des réformes et que ces réformes étaient urgentes, raconter ensuite que le peuple s'est emparé de vive force des droits que le pouvoir établi ne voulait pas lui concéder, exposer comment se sont déroulées les phases diverses de la Révolution, c'est ce qu'il est facile de faire. Mais ce qui l'est moins, c'est de prouver que la situation politique et sociale, dont la France souffrait en 1789, résultait de la forme même que le gouvernement avait prise dans la suite des siècles ; c'est de voir dans la Révolution, non un brusque mouvement, un assaut imprévu donné aux anciennes institutions de notre pays, un cataclysme soudain, mais un événement en germe dans le passé. Tocqueville a eu le mérite de remettre la Révolution dans le courant de notre histoire ; c'est un Allemand, M. de Sybel, qui l'avait replacée dans le courant de l'Europe. M. Albert Sorel est entré à son tour dans cette voie, en se proposant de « montrer dans la Révolution française, qui apparaît aux uns comme la subversion et aux autres comme la régénération du vieux monde européen, la suite naturelle et nécessaire de l'histoire de l'Europe, de faire voir que cette Révolution n'a point porté de conséquence, même la plus singulière, qui ne découle de cette histoire et ne s'explique par les précédents de l'ancien régime ». A vrai dire, toute l'Europe, à la fin du XVIIIe siècle souffrait d'un même mal qui, se trouvant plus profond et plus grave chez nous, entraîna une crise violente ; mais il est infiniment probable que si cette crise ne s'était pas déclarée en France elle eût éclaté ailleurs. Ce qui est commun à tout le vieux monde, c'est la décomposition et la faiblesse ; ce qui fut particulièrement l'œuvre de la France, c'est la conception de la liberté et de l'égalité, par conséquent le remède au mal dont tout le monde souffrait. Et si la France eut cette conception, elle le dut à deux raisons : d'abord, le joug lui paraissait d'autant moins supportable qu'il s'était graduellement allégé depuis Louis XIV, et, en second lieu, la littérature avait, plus que partout ailleurs, répandu les idées de réforme. La France était le pays « où les hommes étaient le plus semblables entre eux, où le gouvernement était le plus centralisé, la noblesse le plus amoindrie, les corps intermédiaires le plus assujettis, la nation le plus homogène, l'Etat le plus cohérent, de sorte que la nécessité d'une révolution y semblait plus évidente, en même temps que les moyens de l'accomplir paraissaient plus faciles ».

M. Sorel ne dépassera point la fin de la Convention, estimant avec raison qu'à ce moment toutes les causes de la Révolution sont posées, tous les résultats manifestés, tous les rapports fondamentaux déterminés. Si l'on veut saisir ces rapports, il importe de considérer ce qu'étaient à la fin de l'ancien régime les relations des Etats et les dispositions des peuples de l'Europe, sur quels principes reposait la société de ces Etats, quelles règles dirigeaient leur conduite, quelles vues d'intérêt général ou quels calculs d'intérêt particulier gouvernaient leur politique, quelles idées étaient répandues parmi les nations, quels sentiments y agitaient les âmes, dans quelles conditions enfin se trouvaient les gouvernements et les peuples, lorsque commença « cette grande convulsion du vieux monde qui secoua le sol, ébranla toutes les armées et força tous les Européens à sortir de leurs demeures pour se jeter dans la mêlée ». La première partie de l'ouvrage est donc un tableau des mœurs politiques de l'Europe, tandis que la seconde, intitulée les *Traditions politiques*, tend à prouver que les différents peuples ont interprété la Révolution d'après leurs tendances nationales. Suivant les milieux dans lesquels elle s'est produite, les effets en ont été différents, et il est indispensable de connaître ces milieux pour comprendre l'histoire de l'Europe durant la période révolutionnaire. Cela fait, M. Sorel examine l'attitude des divers Etats en face d'un mouvement auquel ils ne pouvaient ni s'associer ni se soustraire, et nous voyons les souverains désireux de profiter de l'occasion pour modifier à leur avantage la carte politique de la vieille Europe. Mais bientôt la Révolution triompha des anciennes monarchies ; elle aurait dû s'en tenir là, sans devenir conquérante, car les nations européennes, armées pour l'indépendance, restèrent armées pour la vengeance et la conquête. « Chacune apporta dans la lutte les haines, les rancunes, les ambitions que les siècles accumulent obscurément dans les âmes et qui éclatent tout à coup dans les grandes crises, comme ces volcans cachés que découvrent les tremblements de terre. L'impulsion fut telle que l'Europe la subit encore. La fin des guerres qui procèdent directement de la Révolution française marque le début d'une révolution européenne, dont la France n'a que trop ressenti les suites. C'est l'avènement des nations. »

Une des parties les plus considérables du livre de M. Sorel — et des plus neuves — est celle où il caractérise le génie des divers peuples et le sens que prit la Révolution suivant les prédispositions de chacun d'eux. Voici, par exemple, ce qu'il dit de l'Autriche, ou plutôt de son défaut de conscience nationale : « L'Autriche est tout, hormis soi-même ; elle est partout, hormis chez soi ; cosmopolite par essence, elle est en ses propres territoires comme une puissance étrangère, et ses affaires intérieures veulent être menées comme le sont les affaires du dehors dans un Etat centralisé. » Sur l'Allemagne, il n'est ni moins précis ni moins juste : « Le Français, dit-il, pense avec les notions et sent avec les instincts accumulés en lui par huit siècles de vie nationale et d'éducation monarchique. Quand on lui dit : le peuple est souverain, son premier mouvement est de conclure : le peuple, c'est moi. Et il se voit sur le trône de Louis XIV. L'Allemand (du siècle dernier) n'aperçoit dans son pays que des individus parqués entre des barrières qui s'enchevêtrent à l'infini ; il dénombre des rois, des ducs, des comtes, des barons, des chevaliers, des abbés, des citoyens, des sujets, des serfs même ; il ne découvre ni le peuple ni le souverain ; il ne peut ni les personnifier ni s'en faire une image totale : il les conçoit vaguement, il ne se les représente pas et ne les sent pas vivre en lui. Ces notions dans son esprit demeurent à l'état abstrait. » Ces seules citations suffiraient à montrer la force et l'abondance de l'érudition, la sûreté du jugement de M. Sorel, et son talent d'écrivain. L'*Europe et la Révolution* tient un des premiers rangs parmi nos publications historiques contemporaines.

Europe (L'), journal politique français, fondé à Francfort par M. Grégory Ganesco, en 1864. Le « Courrier du Dimanche », publié à Paris depuis 1860, sous la direction de M. Ganesco, et rédigé par des écrivains de premier ordre, Prévost-Paradol entre autres, était un journal d'opposition libérale très goûté du public. Malgré l'atticisme de ses attaques, cette feuille ne tarda pas à inquiéter le gouvernement impérial, qui ne pouvait supporter ni contrôle ni discussion. Après de nombreuses condamnations, le journal fut suspendu. Cela ne suffit pas à M. de Persigny, alors ministre de l'Intérieur, qui s'avisa un beau jour que le directeur du journal était étranger. En vertu de la loi de sûreté générale, M. Grégory Ganesco fut invité à quitter la France. Il se rendit en Allemagne, s'installa à Francfort, et y fonda l'*Europe*, qui, à cause même des circonstances qui l'avaient fait naître, acquit en peu de temps une très grande notoriété. Très versé dans les questions de politique internationale, M. Grégory Ganesco avait de bonne heure dévoilé les projets ambitieux de M. de Bismarck. Lorsque la guerre éclata entre l'Autriche et la Prusse, l'*Europe* jeta le cri d'alarme et chercha à prouver à la France combien l'attitude de l'empereur, neutre en apparence, mais au fond favorable à Berlin, était impolitique et grosse de dangers pour l'avenir. Le gouvernement impérial ne sut pas écouter ces sages conseils du journal français de Francfort et tout le résultat de la campagne entreprise par l'*Europe* fut d'ameuter contre cette feuille les haines et les rancunes du chancelier. Lorsque, le 17 juillet 1866, le général Vogel de Falckenstein entra dans Francfort, la première des mesures vexatoires qu'il ordonna fut la suppression du journal l'*Europe*. M. Grégory Ganesco, rentré en France en 1867 et naturalisé, essaya à plusieurs reprises, mais sans succès, de ressusciter à Paris la publication de son journal l'*Europe*.

EUROTAS, pseudonyme de M. Gustave Claudin.

EURYANGIUM s. m. (eu-ri-an-ji-omm — du gr. *eurus*, large ; *aggeion*, vaisseau). Bot. Genre d'ombellifères très voisin des férules et des pencédans et considéré par Baillon comme intermédiaire entre les vraies férules et les dorèmes. D'après ce botaniste, l'*euryangium sumbul* produit une de ces drogues, connues en Orient sous le nom de *sumbul*, matière fétide, célèbre comme anticholérique et ayant l'odeur et les propriétés du castoréum.

EURYODON s. m. (eu-ri-o-don — du gr. *eurus*, large ; *odous*, dent). Paléont. Genre de mammifères fossiles très voisins des édentés du genre Dasype, découverts dans les cavernes à ossements du Brésil.

EURYPHARYNX s. m. (eu-ri-fa-rinx — du gr. *eurus*, large ; *pharynx*, pharynx). Zool. Genre de poissons découverts en 1882 à de grandes profondeurs dans l'océan Atlantique. V. ABYSSES.

EURYPTÉRIDÉS s. m. pl. (eu-rip-té-ri-dé — du gr. *eurus*, large ; *pteron*, aile). Paléont. Famille de remarquables crustacés gigantostracés, appartenant à l'ordre des Mérostomes : *Le corps puissant des* EURYPTÉRIDÉS *se compose d'un bouclier céphalothoracique...* (Claus.)

— **Encycl.** Les *euryptéridés*, par la forme générale de leur corps, rappellent les scorpions, en même temps qu'ils se rapprochent des limules par le *telson* ou grand aiguillon terminal qui existe à l'extrémité de leur corps. Qu'on se figure de grands animaux segmentés, allongés, avec un céphalothorax court, et un abdomen composé de douze à quinze anneaux aplatis, augmentant de longueur à mesure qu'ils se rapprochent plus de l'extrémité postérieure du corps, terminé par un court bouclier, auquel fait suite un aiguillon long et robuste, en forme de lame d'épée. Les pattes thoraciques sont développées en pinces, en antennes et en pattes natatoires. Sur le céphalothorax existent des ocelles et de grands yeux marginaux saillants.

Les principaux genres de cette intéressante famille sont : Euryptère, Ptérygote, Slimonie, Himantoptère, etc. Les euryptères sont fossiles du silurien inférieur au carbonifère ; on en connaît diverses formes : *eurypterus remipes*, du silurien supérieur ; *eurypterus Scouleri*, du carbonifère d'Ecosse ; *eurypterus pygmæus*, du dévonien.

EURYSTOMÉS s. m. pl. (eu-riss-to-mé — du gr. *eurus*, large ; *stoma*, bouche). Zool. Ordre de cténophores, renfermant les béroés, rangiidés et autres formes voisines, dont le corps est comprimé parallèlement au plan transversal. Ces cténophores sont remarquables par l'absence d'appendices lobés et de filaments tactiles. La bouche large est suivie d'un large tube digestif pouvant se projeter en partie au dehors comme une trompe. Les eurystomés habitent les mers chaudes et tempérées ; on les divise en deux familles : Béroïdés, Rangiidés.

EUSÉMIA s. m. (eu-sé-mi-a — du gr. *eu*, bien ; *séméion*, signe). Zool. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, voisins des agaristes et habitant les régions tropicales de l'ancien monde. L'*eusemia Pales* de Madagascar est noir avec l'abdomen annelé de jaune, les ailes tachées de blanc, les inférieures ayant le disque azuré. Nombreuses espèces des pays chauds.

EUTRISTANIE s. f. (eu-triss-ta-nî — du gr. *eu*, bien ; et *tristania*, nom de plante). Bot. Genre de myrtacées très voisin des tristanies. Ces arbres, à feuilles alternes, habitant les régions tropicales, donnent un bois dur et incorruptible très estimé pour l'ébénisterie.

* **EUXANTHONE** s. f. — Chim. Dérivé pyrogéné du jaune indien.

— **Encycl.** L'*euxanthone* ($C^{13}H^8O^4$) est un corps jaune, cristallisable, peu soluble dans l'eau, soluble dans l'alcool chaud. L'acide nitrique ou le permanganate de potasse l'oxydent en donnant un corps $C^{13}H^8O^2$ fusible à 170°. L'acide nitrique fumant donne un dérivé nitré $C^{13}H^6O^2(AzO^2)^2$ fusible à 260°. L'action du brome le transforme en deux dérivés substitués ; l'un $C^{13}HBr^7O$ fusible à 136°, l'autre $C^{13}H^2Br^6O$ fusible au-dessus de 280°.

— *Iso-euxanthone.* Corps répondant à la formule $C^{13}H^8O^4$, cristallisé en longues aiguilles jaunes fusibles à 243°, insolubles dans l'eau, solubles dans l'alcool, l'éther, les alcalis ; la coloration jaune de ses solutions est plus intense que celle des solutions d'euxanthone. On l'obtient en chauffant dans un appareil distillatoire un mélange d'acide β-résorcylique dérivé de la résorcine et d'anhydride acétique, et distillant ensuite à sec la masse vitreuse due à cette combinaison.

EUXANTHONIQUE adj. (eu-ksan-to-ni-ke — rad. *euxanthone*). Chim. Se dit d'un acide qu'on obtient par l'action de la potasse fondante sur l'euxanthone. Il a pour formule $C^{13}H^{10}O^5$, et reproduit l'euxanthone quand on le chauffe.

ÉVA s. f. (é-va — rad. *Eve*). Astron. Planète télescopique découverte par Paul Henry. V. PLANÈTE.

Évangéliste (L'), roman de M. Alphonse Daudet (1883, in-18). C'est un roman psychologique, l'analyse des phases successives par lesquelles passe une âme envahie tout à coup par la religiosité ; aussi la figure de l'évangélisée, miss Eline Ebsen, est-elle beaucoup plus attachante que celle de l'évangéliste, Mme Autheman ; c'est sur elle que se concentre toute l'attention. La scène est à Paris, rue du Val-de-Grâce, un quartier plus provincial que parisien, malgré le voisinage de la rue Saint-Jacques. C'est là qu'un sous-préfet en disponibilité, Lorie-Dufresne, veuf avec deux enfants, est venu loger après la mort de sa femme ; dans la même maison se trouvent Eline Ebsen et sa mère. La connaissance se fait par les enfants et peu à peu, l'intimité venant à croître, un projet de mariage s'ébauche entre le sous-préfet et la jolie Anglaise. Une phrase, une seule, que jette à miss Eline Mme Autheman, la fondatrice et présidente de l'Œuvre des dames évangélistes, vient tout troubler. Eline Ebsen a perdu récemment sa grand'mère. « Celle qui vient de disparaître a-t-elle au moins connu le Sauveur avant de mourir ? » lui demande, de sa voix sèche et hautaine, l'évangéliste. Voilà le point de départ du sentiment religieux, bientôt devenu de l'exaltation, dont la jeune fille sera victime. Elle est, à partir de ce moment, en proie à une mélancolie qui finit par dégénérer en obsession, et elle en vient à considérer comme un avertissement de Dieu le hasard qui l'avait amenée chez la fondatrice de l'Œuvre. Elle se détache progressivement de tout sentiment tendre, humain et ne veut plus songer qu'à sauver son âme et celle des autres. Le château de Port-Sauveur, la citadelle des dames évangélistes, lui apparaît, quoiqu'elle en ait un peu peur, comme le refuge où elle sera désormais à l'abri du péché. Mme Autheman l'y attire, la soumet à toutes les épreuves d'un noviciat pénible, la plie à une discipline impitoyable, et quand elle la juge suffisamment domptée, l'envoie dire pour toujours adieu à sa mère. Tous les liens humains qui l'attachaient au monde sont rompus ; l'homme qu'elle comptait épouser, les enfants dont elle se faisait une joie d'être la mère, ne sont plus rien pour elle. La scène qui termine le récit, la séparation de la mère et de la fille, est l'une des plus déchirantes et l'une des plus belles, par sa sobriété même, qu'ait jamais tracées M. Alphonse Daudet. Il les montre, dans cette dernière entrevue, toutes deux droites en face l'une de l'autre, sans un mot, sans un regard, devenues désormais étrangères, elles qui se sont si tendrement aimées, et se raidissant contre l'émotion ; la mère indignée de ne rien retrouver de son enfant dans cette Eline aux yeux secs, la fille raffermie dans sa volonté par l'idée du devoir cruel qu'il lui faut accomplir. « Mme Ebsen, immobile à la même place, entend ce pas léger qui s'éloigne sur l'escalier. Et, sans que la fille se penche à la portière, sans que la mère soulève son rideau pour l'échange d'un dernier adieu, la voiture cahote, tourne la rue, se perd entre mille autres voitures dans le grondement de Paris... Elles ne se sont plus revues. Jamais. »

** **EVANS** (Mary-Ann), femme de lettres anglaise, connue sous le pseudonyme de **George Eliot**, née le 22 novembre 1820. — Elle est morte à Londres le 22 décembre 1880. La biographie de cette illustre romancière était peu connue avant qu'une de ses amies, miss Blind, ne lui consacrât un ouvrage spécial (Londres, 1883), et que surtout son second mari, William Cross, ne publiât, avec sa *Vie*, la majeure partie de sa correspondance [*George Eliot's life, edited by her husband J. W. Cross*] (Londres, 3 vol.). Nous n'avons donc pu donner sur elle, aux tomes VII et XVI du *Grand Dictionnaire*, qu'une indication sommaire de ses ouvrages et une appréciation générale de son talent. Nous reprendrons ici cette biographie dans son entier.

Fille d'un charpentier, devenu l'important fermier d'un grand propriétaire du comté de Warwick, elle passa toute la première partie de sa vie à la campagne, et, sa mère étant morte, ce fut à elle que revint la direction intérieure de la ferme. Très studieuse, elle avait appris tout ce qu'on pouvait apprendre dans les pensions voisines de Nuneaton et de Coventry, la littérature anglaise, l'histoire, un peu de français et d'allemand, et quelques éléments des sciences. Son père, s'étant retiré de la culture, vint se fixer dans les environs de Coventry, vers 1841 ; elle se perfectionna alors dans les langues vivantes, apprit l'italien, se fit donner des leçons de latin et de grec, et s'assimila complètement non seulement notre langue, mais tous les chefs-d'œuvre de notre littérature. Une petite société d'unitariens, libres penseurs, qu'elle fréquentait à Coventry, vint donner à ses idées une direction assez inattendue ; jusque-là évangéliste fervente, la lecture des critiques allemands et les discussions auxquelles se livraient ses nouveaux amis ébranlèrent sa foi, au point qu'elle entreprit de traduire la *Vie de Jésus*, travail considérable auquel elle consacra deux années, dont une partie à s'initier à l'hébreu. Ce fut ensuite le tour de l'*Essence du christianisme* de Feuerbach ; puis elle commença à traduire l'*Ethique* de Spinoza, qu'elle n'acheva que beaucoup plus tard ; la théologie et la philosophie lui semblaient être sa vocation déterminée. La mort de son père (1849) la laissa libre de suivre la carrière des lettres. Après un voyage en Suisse, elle fut, à son retour à Londres, mise en relations avec le libraire Chapman, qui venait d'acheter la « Revue de Westminster », et qui l'attacha à la rédaction du recueil ; miss Evans était chargée de l'analyse et de l'appréciation des nouveaux livres les plus marquants. Elle s'acquitta avec zèle de cette tâche pendant deux années, de 1852 à 1854, et fit dans les bureaux de la « Westminster Review » de nombreuses connaissances : Carlisle, Spencer, Grote, Stuart Mill, Huxley, miss Martineau, Mazzini, Louis Blanc, Pierre Leroux, etc.

Ce fut par l'intermédiaire d'Herbert Spencer qu'elle entra en relations avec un homme qui devait avoir sur sa destinée une influence décisive, George Lewes, alors rédacteur d'un journal, « the Leader », qu'il faisait presque à lui seul. Bientôt liée intimement avec lui, elle rédigea le journal à sa place, ayant quitté la « Westminster Review ». Lewes était marié, mais séparé de sa femme ; ils furent donc obligés de se passer de la sanction légale et religieuse, et, pour laisser passer les premiers moments d'étonnement qu'une pareille résolution devait causer de la part d'une femme telle que miss Evans, ils se décidèrent à aller passer quelque temps sur le continent. Lewes travaillait alors à une *Vie de Gœthe*, qu'il publia en 1864 ; ils séjournèrent assez longtemps à Weimar, où il comptait recueillir d'intéressants matériaux, puis à Berlin. Ce fut à cette époque qu'elle eut l'idée de se faire romancière, ou plutôt que George Lewes, ayant lu une satire mordante qu'elle avait écrite sur les rêveries apocalyptiques d'un prédicateur populaire, lui suggéra l'idée d'entreprendre quelque ouvrage d'imagination, où elle aurait plus libre carrière. De retour en Angleterre, en 1856, elle écrivit ces *Tristes Aventures du révérend Amos Barton*, amusantes scènes de la vie cléricale, qui eurent un si vif succès, et qui, du premier coup, firent arriver George Eliot (c'était le pseudonyme dont elle avait signé le volume) à une éclatante notoriété. Les trois nouvelles dont se compose *Amos Barton* parurent dans le « Magazine d'Edimbourg », dont le directeur, Blackwood, à qui G. Lewes avait remis le manuscrit sans déceler l'auteur, fut longtemps sans se douter que c'était une femme. Le cercle dans lequel s'étaient écoulées les premières années de miss Evans, la ferme et les paysages de Griff, les communes voisines, avaient servi de cadre à ces esquisses de la vie de province ; pour répondre au succès qui les avait accueillies, elle entreprit une œuvre de plus longue haleine : *Adam Bède* (Londres, 3 vol. in-8°), qui eut un succès encore plus brillant. On y admirait les qualités maîtresses du romancier, l'énergie des peintures, la pathétique des situations, une profonde connaissance du cœur humain et une vérité de détails qui faisait croire que l'auteur, toujours à l'abri sous le pseudonyme de **George Eliot**, avait pénétré jusqu'au fond tous les secrets de la vie populaire anglaise. Généralement on reconnaissait ce nouveau venu dans les lettres pour un jeune clergyman ; ce fut aussi l'avis de M. Emile Montégut dans la « Revue des Deux-Mondes ». Charles Dickens fut plus perspicace.

A *Adam Bède* succédèrent le *Moulin sur la Flow* (1860, 3 vol.) et *Silas Marner* (1861, 3 vol.), deux admirables idylles rustiques dans lesquelles on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la simplicité de l'intrigue ou du talent avec lequel l'auteur a su la développer, puis un grand roman historique, *Romola* (1863, 3 vol.), où, dans le cadre de la Florence du XVe siècle, apparaît l'austère figure de Savonarole. Elle en avait conçu le projet au cours d'un voyage en Italie ; avant de l'écrire, elle revint à Florence visiter ses vieilles rues, fouiller ses archives pour s'imprégner profondément de l'esprit de l'antique cité. *Romola* était, de toutes ses œuvres, celle qu'elle préférait ; le succès cependant fut moins enthousiaste que pour ses livres précédents. Il en fut de même de *Félix Holt le Radical* (1866), mais elle reconquit bientôt son public avec la *Gypsie espagnole* (1868), *Agathe* (1869), et surtout avec *Middlemarch* (1871, 3 vol.), où l'on retrouvait toutes ses incomparables qualités. Ses dernières productions : *la Légende de Tubal* (1874), *Daniel Deronda* (1876, 3 vol.) et les impressions de *Theophrastus Such* (1879), sont considérées comme inférieures. « Le plus beau génie, le plus parfait, dit M. Ed. Schérer, n'a pas seulement ses bornes, il a ses vices cachés ; le plus pur métal a son alliage. *Félix Holt* est faible ; la donnée juive, dans *Daniel Deronda*, gâte un roman qui promettait de ne le céder à aucun de ses prédécesseurs, et *Theophrastus Such* est simplement illisible. Tout le reste, romans ou nouvelles, de purs chefs-d'œuvre, et, ce qui est le propre des chefs-d'œuvre, ne laissant rien à regretter ni à désirer. »

Miss Evans avait perdu en 1878 le compagnon de sa vie, George Lewes, à qui elle a dédié la plupart de ses ouvrages en reconnaissance de leur mutuel attachement. Dix-huit mois après sa mort, elle épousa M. Cross, dont l'affection l'avait touchée et qui s'est fait son biographe en recueillant sa *Correspondance*. Leur union ne fut pas de longue durée ; l'éminente romancière mourut dans l'année même de son second mariage.

EVANS (Sebastian), écrivain anglais, né en 1830. Il prit ses grades à Cambridge en 1853. D'abord il exposa, sur la légende de « Robin Hood », des dessins qui furent remarqués ; Puis, quittant le crayon pour la plume, il publia un recueil de poésies : *Brother Fabian's Manuscript and other poems* (Le manuscrit du frère Fabien et autres poèmes, 1865). En 1867, il prit la direction de la « Birmingham Daily Gazette ». En 1870, il se fit inscrire au barreau, et pendant quelques années il exerça la profession d'avocat à Birmingham, tout en cultivant les lettres et en publiant, en 1875, un second volume de vers, sous ce titre : *In the studio* (Dans l'atelier). Evans vint s'établir à Londres en 1878 et prit une part active aux luttes politiques et à l'organisation de l'Union conservatrice nationale. En 1883, il accepta la direction d'un nouveau journal conservateur, « The People », lequel est devenu un des plus influents organes du parti.

EVDOKEEFF, îles de la côte méridionale du territoire d'Alaska, près de la côte S.-E. de la péninsule d'Aliaska, par 56° 3' de lat. N. et 158° 42' de long. O., environ. Elles forment un groupe de sept îles, dont les plus considérables sont : Simidin, Alexinoy et Ageach.

Ève, statue en marbre de M. Guilbert, exposée au Salon de 1874. Eve est debout, adossée à l'arbre. Elle porte sa main gauche à sa nuque, tandis que de la droite elle arrache la pomme d'une branche chargée de fruits, qui s'avance au-dessus d'elle. Le serpent enroulé autour du tronc, montre sa tête à droite. Cette œuvre, d'une invention peu originale, dut son succès à l'habileté de l'exécution et au caractère vigoureux et puissant des formes.

Ève future (L'), par M. Villiers de l'Isle-Adam (1886, in-18). L'illustre électricien Edison et ses inventions sont le sujet ou plutôt le prétexte de ce curieux roman, assez extraordinaire en son genre, et dans lequel l'auteur s'efforce de démontrer la possibilité de fabriquer une femme artificielle, bien supérieure aux communes filles d'Eve. M. Villiers de l'Isle-Adam a eu soin d'ailleurs de dire tout d'abord que l'Edison de la réalité, notre contemporain, qui mange, boit et dort comme tout le monde, n'avait rien ou presque rien de commun avec celui de l'*Eve future*, un Edison déjà légendaire dont la poésie s'empare de son vivant et qu'elle interprète à sa façon.

Les premiers chapitres nous transportent donc chez le sorcier de Menlo-Park, « celui qui a fait prisonnier l'écho, un Faust moderne, au visage d'artiste *traduit* en un faciès de savant et semblant une reproduction vivante de la médaille syracusaine d'Archimède ». Son officine n'est pas, comme celle du héros de Gœthe, encombrée de matras, de cornues, d'alambics, de fioles, de poudreux grimoires, et le sorcier n'a fait aucun pacte avec le diable ; des piles électriques, des plaques, des récepteurs tiennent lieu chez lui de tout cet appareil suranné : un coup de pouce sur un bouton le fait communiquer avec les cinq parties du monde, allume des lampes ou lui permet d'entendre une conversation engagée à quelques centaines de lieues. Il a dans son cabinet des fleurs qui chantent avec la voix du rossignol ou celle de la Patti, soigneusement emmagasinées dans des réservoirs, et auxquelles, par surcroît, on peut allumer son cigare. Pour le moment, il s'occupe à fabriquer la fameuse femme artificielle qui sera l'Eve future, et il est déjà parvenu à en obtenir tout le mécanisme intérieur, l'armature métallique destinée à remplacer le squelette, les pièces qui joueront le rôle des poumons, du larynx, du cœur, les composés chimiques qui circuleront au lieu du sang et des liquides du corps humain. Il fabrique en ce moment la chair artificielle qui doit couvrir l'armature, et un élégant bras de femme, posé sur un coussin de velours rouge, montre qu'il a admirablement réussi. C'est là que le roman commence. Un de ses protecteurs, lord Ewald, un Anglais spleenétique, est résolu à se loger une balle dans la tête, parce que sa maîtresse, miss Alicia, une comédienne, n'est qu'une niaise dans un corps digne de la Vénus de Milo. Le sorcier de Menlo-Park, pour le rattacher à l'existence, le met au courant de ses nouvelles études, et lui propose de donner à l'*andréide* qu'il fabrique toute l'apparence extérieure de miss Alicia ; ce sera l'affaire de quinze jours de pose, qu'on obtiendra de la comédienne en lui faisant accroire qu'on veut faire sa statue dans le costume d'Eve ; on copiera exactement ses charmes, et jusqu'au grain, jusqu'au parfum de sa peau. Bref, Edison tirera, pour son ami, un second exemplaire de sa maîtresse, et un exemplaire parfait, non sujet à jamais vieillir, qui restera toujours identique à lui-même et qui de plus ne l'ennuiera jamais, puisque les phrases emmagasinées dans son thorax seront choisies parmi les meilleures qu'aient pensées les plus grands génies. Lord Ewald, après s'être fait démonter pièce par pièce l'andréide, se rebute bien un peu en songeant que sa Dulcinée n'aura que des gestes auto-

matiques et des paroles dictées d'avance; mais l'électricien lui démontre spirituellement qu'il a grand tort. Lord Ewald se laisse convaincre; miss Alicia pose en costume d'Eve pour que son double exact soit obtenu, et quand l'œuvre est terminée, l'illusion est telle que lord Ewald, croyant emmener sa maîtresse dans le jardin, emmène l'androïde et converse avec elle, sans s'apercevoir de la substitution. Malheureusement, en s'embarquant pour l'Angleterre avec miss Alicia, il est obligé, pour sauver les apparences, d'enfermer l'androïde dans un cercueil, comme un cadavre; le feu prend au bâtiment, on se sauve comme on peut dans les chaloupes, miss Alicia se noie et nul matelot ne voulant se charger du cercueil, même au prix de cent mille guinées qu'offre lord Ewald, la créature surnaturelle, que le sorcier de Menlo-Park s'est bien juré de ne pas recommencer, périt avec celle dont elle était le double.

Il est si facile de dérisonner tout à fait, quand on traite un sujet d'un fantastique si prononcé, qu'on saura gré à l'auteur de n'avoir dérisonné qu'à moitié, avec beaucoup d'esprit et d'invention, dans un style étudié, parfois précieux, où trop de mots sont soulignés pour tirer l'œil, mais qui a de la précision et de la couleur.

Évell (1), tableau de M. Carolus-Duran, exposé au Salon de 1886. Une jeune femme nue, aux cheveux roux flottants, est couchée sur un lit défait. Elle a la tête accoudée sur le bras droit, tandis que son bras gauche s'allonge sur sa cuisse. Dans l'angle de droite se voit un bol de parfum en bronze; une tenture de peluche brune forme le fond du tableau et met en valeur les tonalités claires des premiers plans. « M. Carolus-Duran, dit M. Albert Wolff, a pu mettre à profit la virtuose qui dans la chair de la femme recherche surtout les chaudes vibrations des tons, le modelé séduisant des morceaux dans un réalisme discret. Cette chair est resplendissante de santé dans l'*Evell*. Sans doute, en cherchant bien, on constaterait plus d'une incorrection des lignes; on admirerait plus volontiers quelle verve du pinceau, quelle réelle et très grande somme de talent! »

EVELLIN (François-Jean-Marie-Auguste), philosophe français, né à Nantes le 15 décembre 1836. Il commença ses études classiques au collège de Redon, et les termina au collège libre de Notre-Dame-des-Couëts, près Nantes. Il suivit les cours de la Faculté de droit, puis il se décida à choisir la carrière de l'enseignement et se fit recevoir licencié ès-lettres (1858). Entré à l'École normale supérieure en 1860, il prit le grade d'agrégé de philosophie en 1865, et celui de docteur ès-lettres en 1880. Après avoir occupé successivement les chaires de philosophie des lycées de Nîmes, de Lille, de Bordeaux, du lycée Saint-Louis et du lycée Charlemagne à Paris (1865-1882), il fut nommé chef du bureau des bourses, puis chef du personnel du ministère de l'instruction publique (1882), inspecteur d'académie en résidence à Paris (1883) et délégué dans les fonctions d'inspecteur général pour la philosophie.

Les thèses qu'il présenta et soutint à la Sorbonne pour le doctorat ès-lettres ont les titres suivants: la thèse latine est *De rebus corporei vel in corporeis sensarit Boscowich* (1880, in-8°); la thèse française, *Infini et quantité, étude sur le concept de l'infini en philosophie et dans les sciences* (1880, in-8°). Dans la première, M. Evellin expose et critique la théorie cosmologique de Boscowich. Il soutient et s'efforce de montrer que la loi leibnizienne de continuité ne s'applique pas plus à l'espace et au mouvement qu'à la réalité matérielle, que Boscowich a eu tort de distinguer entre l'abstrait et le concret, de soumettre le concret à la loi du nombre, tandis que la divisibilité de l'abstrait serait infinie. Dans la thèse française, M. Evellin prononcerait nettement contre l'infinitisme qu'il déclare incompatible avec la réalité. L'originalité de sa pensée se revèle dans l'analyse qu'il fait du concept de grandeur géométrique. L'école néocriticiste unit l'idéalisme à la négation de l'infini; elle trouve même dans la contradiction inhérente au nombre infini un argument en faveur de l'idéalité de l'espace et du temps. M. Evellin maintient le réalisme géométrique et compose l'espace et le temps de réalités à la fois simples et divisibles.

EVEN (Jean-Joseph-Mathurin-René-Paul), homme politique français, né à Dinan (Côtes-du-Nord) le 11 mars 1813. — Il est mort dans cette ville le 24 octobre 1882. L'élection de M. Paul de Champagny ayant été invalidée, M. Even se représenta et fut élu, le 3 mars 1878, par 7.043 voix contre 4.482 accordées au même concurrent. Aux élections législatives du 21 août 1881, il échoua avec 5.482 voix contre 5.715 données à M. l'abbé Dagorne. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, il se représenta et réunit 6.517 voix contre 5.875 obtenues par M. Dagorne.

Éventail et Poignard, tableau de M. Falguière, qui figura au Salon de 1882 et fut acquis par le ministère des Beaux-Arts pour le musée du Luxembourg. Il représente une jeune femme très brune, aux cheveux plaqués sur les tempes, qui se tient debout près d'un mur. Elle porte une robe courte, de couleur sombre, un tablier de satin vert bleu et, sur la tête, une pointe de laine noire. Les bras croisés, dans une attitude de dédain menaçant, elle serre un stylet de la main droite. A ses pieds se voit un éventail rouge. La couleur de cette composition est solide, le dessin, vigoureusement relevé et l'attitude presque tragique. On devine la scène sanglante qui se prépare et que rien ne peut conjurer. Le génie essentiellement dramatique de M. Falguière est bien résumé dans cette toile qui laisse dans l'esprit une impression de terreur.

EVERNININE s. f. (é-vèr-ni-ni-ne — rad. *evernia*, nom de plante). Chim. Matière saccharine extraite par Sudre d'un lichen, l'*evernia prunastri*.

— **Encycl.** *L'évernininе*, $C_6H_{10}O_7$, est une poudre amorphe, jaunâtre, insipide, soluble dans l'eau chaude, insoluble dans l'alcool et l'éther, jouissant de propriétés analogues à celles des gommes et du glycogène.

* **ÉVHÉMÉRISME** s. m.— La forme ÉVÉMÉRISME, que nous donnions en première ligne, n'est pas donnée par l'Académie (éd. de 1877).

* **ÉVICTION** s. f. — Jurispr. En droit français, *éviction* signifie proprement la dépossession d'un immeuble ordonnée par justice au profit du véritable propriétaire, mais dans la législation anglaise, notamment en Irlande, ce mot désigne également l'expulsion par autorité de justice d'un bien occupé à titre de fermage: *Darnels qui prononcèrent les* ÉVICTIONS *se sont multipliées en Irlande.*

Évolution religieuse (L') **contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous** par le comte Goblet d'Alviella (1882, in-8°). L'objet de ce livre est d'exposer les diverses tentatives faites de notre temps, chez les Anglais, les Américains et les Hindous, pour résoudre le problème de la conciliation de la religion avec la science. L'auteur déclare, dans une introduction, qu'il s'est proposé uniquement « de fournir quelques matériaux à l'histoire du rationalisme religieux dans la seconde partie du XIXe siècle ». Aussi s'est-il borné « à rassembler des faits et à résumer des documents », et n'a-t-il fait aucun effort pour prendre parti entre les points de vue religieux » qu'il faisait connaître. La méthode qu'il a suivie consiste à décrire l'état des diverses communions ou écoles religieuses dont il les rangeant, autant que possible, dans l'ordre de la décroissance dogmatique. L'ouvrage est divisé en trois parties; la première est consacrée à l'Angleterre, la seconde aux Etats-Unis, la troisième à l'Inde.

L'auteur commence la première partie par un aperçu des progrès que le libre examen a réalisés chez les Anglais depuis le règne de Henri VIII. Il montre l'influence exercée sur le sentiment religieux par la philosophie scientifique qui tend aujourd'hui à prévaloir. Il dit les efforts tentés par un certain nombre de savants et de penseurs, notamment par MM. W. Graham, Mathew Arnold, James Sully, pour concilier la doctrine de l'évolution avec les croyances théistes et spiritualistes. Il rappelle les prévisions du professeur Seeley sur la religion de l'avenir, qui « renfermera certainement une religion de l'humanité et une religion de la nature, retiendra le noyau du christianisme », mais en mettant « à côté du christianisme historique, qui aura moins amélioré, c'est-à-dire un culte épuré de la forme matérielle ». Il rappelle également les prédictions de M. Matthew Arnold, qui représenta « la vaste communion de tous les esprits inspirés par la culture et par la civilisation de l'époque »; sur le clergé de l'avenir, qui sera composé d'éducateurs populaires, et « ne sera soumis à aucune condition de foi, mais seulement à des conditions de moralité et de compétence ». Il cite le théologien J. Martineau déclarant que la substitution de l'« idée de la vie » à celle d'une impulsion mécanique a changé la conception de Dieu; que Dieu est considéré « non plus comme la cause première, antérieure au développement des choses », mais comme « une cause immanente », comme « l'agent unique, toujours vivant, dont les manifestations doivent être interprétées, par la science dans le monde extérieur, par la conscience dans le monde intérieur »; que, « dans cette forme plus haute de la pensée religieuse, nous n'avons nul besoin de remonter à une période créatrice où le divin *fiat* aurait retenti pour la première fois, ou à plus que de supposer des opérations qui dépassent les ressources des méthodes actuelles ou d'linitiateur ses des causes dans la continuité des êtres, qu'auraient seuls pu remplir des paroxysmes d'omnipotence »; en un mot, que ce nouveau théisme n'implique ni la création ni le miracle.

Les chapitres suivants exposent le mouvement des idées parmi les différentes *dénominations* de la Grande-Bretagne, depuis l'Eglise anglicane jusqu'au positivisme orthodoxe et même au culte rudimentaire des sécularistes, en passant par les sectes évangéliques, les unitaires, les théistes purs et d'autres communions rationalistes. On trouve là des renseignements intéressants sur les communautés religieuses non chrétiennes qui se sont formées depuis quelque temps à Londres: sur celle de M. Ch. Voysey ou Eglise *théiste*; sur celle des *réformateurs religieux indépendants*; sur celle des *humanitariens*, disciples de Pierre-Leroux; sur celle du *judaïsme réformé*, qui, tout en maintenant le monothéisme juif, rejette l'autorité du Talmud, l'infaillibilité littérale de la Bible, la croyance à la venue du Messie et à la restauration du royaume juif en Palestine; sur celle de M. Moncure Conway qui accueille, non seulement les théistes de toutes les écoles, mais encore les panthéistes, les positivistes à la façon de Stuart Mill et tous les agnostiques; sur celle des positivistes qui ont adopté le système religieux d'Auguste Comte; sur celle des sécularistes, dont la doctrine, essentiellement utilitaire, s'assigne d'autre but à la vie et à l'activité que le bonheur terrestre, individuel et général, mais qui, tout en s'abstenant de chercher, comme les positivistes comtistes, leur point d'appui dans le sentiment, se sont néanmoins donné une véritable liturgie pour la nomination des enfants, le mariage, les funérailles, etc.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, M. Goblet d'Alviella nous transporte aux Etats-Unis. Il expose comment le mouvement unitaire y est sorti de l'ancienne orthodoxie puritaine par une évolution graduelle; comment, après avoir traversé l'étape de l'idéalisme transcendantal, ce mouvement a donné naissance à de nombreuses organisations qui se tiennent sur les limites du théisme pur ou même de l'agnosticisme, les unes réalisant en quelque sorte le type d'une Eglise humanitaire sans autres dogmes que ceux de Rénan, se rattachant plus ou moins directement à la récente philosophie de l'évolution. Il montre dans la philosophie d'Emerson et dans la théologie de Parker des produits de l'idéalisme allemand introduit en Angleterre par l'influence de Coleridge et de Carlyle. Il fait connaître l'*Association religieuse libre*, fondée par M. F.-E. Abbott; la *Société pour la culture morale*, qui se rattache à la philosophie de Kant; la *religion éthique*, qui s'inspire du principe de l'évolution aux conceptions de la théologie traditionnelle, et qui, abandonnant Calvin pour suivre Spencer, « assigne pour objet à la vie et adoration l'univers considéré comme un tout ».

Les manifestations religieuses de l'Inde contemporaine sont l'objet de la troisième partie. L'auteur y fait voir comment le contact de la culture européenne, s'est formé, dans l'Inde, par la désorganisation des vieux cadres communions ou écoles religieuses et par les rangeant, autant que possible, dans l'ordre de la décroissance dogmatique. L'ouvrage est divisé en trois parties; la première est consacrée à l'Angleterre, la seconde aux Etats-Unis, la troisième à l'Inde.

L'auteur commence la première partie par un aperçu des progrès que le libre examen a réalisés chez les Anglais depuis le règne de Henri VIII. Il montre l'influence exercée sur le sentiment religieux par la philosophie scientifique qui tend aujourd'hui à prévaloir. Il dit les efforts tentés par un certain nombre de savants et de penseurs, notamment par MM. W. Graham, Mathew Arnold, James Sully, pour concilier la doctrine de l'évolution avec les croyances théistes et spiritualistes. Il rappelle les prévisions du professeur Seeley sur la religion de l'avenir, qui « renfermera certainement une religion de l'humanité et une religion de la nature, retiendra le noyau du christianisme », mais en mettant « à côté du christianisme historique, qui aura moins amélioré, c'est-à-dire un culte épuré de la forme matérielle ». Il rappelle également les prédictions de M. Matthew Arnold, qui représenta « la vaste communion de tous les esprits inspirés par la culture et par la civilisation de l'époque »; sur le clergé de l'avenir, qui sera composé d'éducateurs populaires, et « ne sera soumis à aucune condition de foi, mais seulement à des conditions de moralité et de compétence ». Il cite le théologien J. Martineau déclarant que la substitution de l'« idée de la vie » à celle d'une impulsion mécanique a changé la conception de Dieu; que Dieu est considéré « non plus comme la cause première, antérieure au développement des choses », mais comme « une cause immanente », comme « l'agent unique, toujours vivant, dont les manifestations doivent être interprétées, par la science dans le monde extérieur, par la conscience dans le monde intérieur »; que, « dans cette forme plus haute de la pensée religieuse, nous n'avons nul besoin de remonter à une période créatrice où le divin *fiat* aurait retenti pour la première fois, ou à plus que de supposer des opérations qui dépassent les ressources des méthodes actuelles ou d'linitiateur ses des causes dans la continuité des êtres, qu'auraient seuls pu remplir des paroxysmes d'omnipotence »; en un mot, que ce nouveau théisme n'implique ni la création ni le miracle.

Les chapitres suivants exposent le mouvement des idées parmi les différentes *dénominations* de la Grande-Bretagne, depuis l'Eglise anglicane jusqu'au positivisme orthodoxe et même au culte rudimentaire des sécularistes, en passant par les sectes évangéliques, les unitaires, les théistes purs et d'autres communions rationalistes. On trouve là des renseignements intéressants sur les communautés religieuses non chrétiennes qui se sont formées depuis quelque temps à Londres: sur celle de M. Ch. Voysey ou Eglise *théiste*; sur celle des *réformateurs religieux indépendants*; sur celle des *humanitariens*, l'instinct. Les formes les plus élémentaires de la croyance à la vie future, les manifestations primitives du sentiment religieux, le langage, la moralité, nous ont révélé *quelque chose* qui, dès l'origine, dut établir, entre notre espèce et les autres, une ligne de démarcation infranchissable. « En quoi consiste ce *quelque chose* ? L'auteur le place dans l'acte de la réflexion, dans la faculté qu'a l'homme de se saisir lui-même à titre d'être distinct et de dire *moi*, en un mot, dans la personnalité. C'est là, selon lui, ce qui manque à l'intelligence de l'animal, et c'est la proprement ce qui constitue l'homme intellectuel et moral. En effet, l'homme, par la réflexion, rompt la série fatale des impressions venues du dehors; il se distingue d'elles; il se pose en face d'elles; il fait acte de personne libre; il crée la condition fondamentale de la pensée: l'opposition du moi et du non-moi. En cette opposition, résultant de la conscience réfléchie, est le vrai fondement de la croyance à la vie future. Cette croyance est aussi naturelle à l'homme que l'acte de la réflexion, dont elle est la conséquence naturelle. La volonté, essence de l'âme humaine, « se sent comme une énergie surabondante qui dépasse le présent et prolonge dans l'avenir, au même titre qu'elle se reconquiert incessamment sur le néant du passé ».

Déterminer la loi de l'évolution, c'est, pour M. Spencer, résoudre un problème de dynamique. Tout changement, quelle que soit la complication qu'il présente, est une modification de la matière et une modification du mouvement. Matière et mouvement sont les deux faces inséparables de la conception de force. La matière est indestructible, et le mouvement continu. L'indestructibilité de la matière et la continuité du mouvement dé-

volutionnisme. Le nom d'*évolutionnisme* lui est doit s'appliquer, en général, à tout système philosophique qui enseigne que le monde s'est développé *graduellement*, suivant des lois de transformation quelconques, en passant d'un état inférieur à un état supérieur. Mais ce nom ne convient pas à telle doctrine où l'idée d'évolution, de développement, de progrès a une place plus ou moins importante, mais subordonnée. Il faut que l'évolution soit *spontanée*, c'est-à-dire qu'elle n'ait pas besoin pour se produire, à l'origine, de l'action d'une force consciente, extérieure et supérieure au monde. D'après cette définition, on ne saurait donner le nom d'évolutionnisme à une doctrine qui met dans le parfait le principe de l'évolution et du perfectionnement, par exemple au système d'Aristote ou à celui de Leibniz. Il faut le réserver aux doctrines ioniennes ou pythagoriciennes, chez les anciens, à la philosophie de Hegel ou à celle de M. Herbert Spencer, chez les modernes.

Ainsi compris et défini, l'évolutionnisme est un genre qui comprend deux espèces principales: l'évolutionnisme empirique, naturaliste et mécanique, tel que celui des Ioniens et celui de M. Spencer; l'évolutionnisme rationaliste et idéaliste, comme celui des Pythagoriciens ou celui de Hegel. Mais le mot évolutionnisme est aujourd'hui entendu dans un sens plus spécial. Qui dit évolutionnisme, dit évolutionnisme naturaliste et mécanique; on ne songe pas à en distinguer et à en designer un autre; et comme le système d'évolution naturaliste et mécanique le plus répandu, le plus complet, le plus développé, le plus scientifique de structure et d'aspect, c'est-à-dire le plus conforme aux connaissances et aux hypothèses scientifiques de notre époque, celui qui est le plus connu, doit on parle le plus, ou plutôt le seul dont on parle, est la doctrine de M. Spencer, c'est cette doctrine à laquelle on a généralement donné le nom d'évolutionnisme sans épithète restrictive, employant la terme générique pour l'espèce qui a retenu toute l'attention et qui a tellement absorbé, depuis quelques années, une grande partie de tous ces maux, et revêt l'auteur de la nature d'un bonheur inaltérable, impérissable, auquel il se tende, sont certaines conditions, de participer un jour. Les croyances à la vie future et à l'existence de Dieu sont liées à la notion d'une règle des mœurs, notion qui est d'ailleurs manifestement un produit direct de la réflexion. A la volonté, prenant possession d'elle-même dans l'acte de l'attention, il faut un objet qui la sollicite, un but qu'elle poursuive, et, dans ces différentes conditions, elle conçoit sans doute selon les lieux et les époques; mais partout et toujours s'impose à elle, dans l'homme, la nécessitante qui elle soit, la conception d'un *moi* plus parfait que celui que lui représente actuellement sa conscience, et à sa volonté l'obligation d'exprimer, par ses libres efforts, la plus fidèle image de ce modèle. »

C'est encore de la réflexion que découle le langage. Quelles sont les opérations par lesquelles le langage est possible? Ces opérations se ramènent à deux principales: l'abstraction et la généralisation. Or, l'abstraction et la généralisation ne sont pas autre chose que des modes de la réflexion. L'abstraction, c'est la volonté qui circonscrit un objet au milieu de la masse confuse dont il fait partie, et dans cet objet elle définit une qualité particulière qu'elle considère à l'exclusion des autres. La généralisation, c'est la volonté qui détache, pour ainsi parler, la qualité abstraite, la promène sur le fond commun de tout, et sentent le même caractère, et, après un nombre plus ou moins grand de comparaisons, qui l'en fait passer de l'imperceptible au perceptible, de l'incohérent au cohérent, du désintégré à l'intégré, et, en même temps, de l'homogénéité à l'hétérogénéité de leurs éléments, et les ramène au premier état, après avoir traversé certaines phases d'équilibre.

Ainsi, c'est à la réflexion que M. Carrau attribue toutes les manifestations supérieures par où l'homme se distingue de la bête.

Tout en montrant chez l'homme des caractères psychologiques et moraux spécifiques, M. Carrau ne croit pas que l'on puisse, au point de vue évolutionniste, poser comme appliquer l'origine de l'instinct et de la pensée, l'origine de l'homme, l'origine de la croyance à la vie future, l'origine des cultes primitifs, l'origine du sens moral et l'origine du langage.

La question de l'origine absolue est en dehors du débat. « Le problème de l'origine premières des choses, dit M. Carrau, est et restera toujours un problème transcendant: la science positive ne peut aspirer à le résoudre, pas plus qu'elle n'a désiré le poser de sa propre méthode. » On a d'injustes préventions à ce sujet contre le transformisme. « Les dogmes essentiels du théisme philosophique n'ont rien à craindre, quelles que soient d'ailleurs les intentions hostiles que nourrissent à leur égard certains partisans de la nouvelle doctrine. De toute manière, la question de l'existence de Dieu est hors de cause. Le transformisme est-il ou non fondé en logique et en fait? Voilà tout le débat, et l'on comprendrait mal que la passion vînt s'y mêler, s'il est bien entendu que l'issue, fût-elle favorable au transformisme, ne compromettrait aucune grande vérité de l'ordre d'autres communions rationalistes. On trouve là des renseignements intéressants sur les communautés religieuses non chrétiennes qui se sont formées depuis quelque temps à Londres: sur celle de M. Ch. Voysey ou Eglise *théiste*; sur celle des *réformateurs religieux indépendants*; sur celle des *humanitariens*, pour la genèse des diverses espèces de phénomènes psychologiques. C'est par une différenciation progressive que l'instinct naît de l'action réflexe, que la mémoire, la raison et le sentiment naissent de l'instinct, que la volonté naît du sentiment.

La même loi domine les phénomènes sociaux. A l'origine, la société, telle qu'on la trouve chez les tribus sauvages, est un agrégat homogène d'individus ayant mêmes pouvoirs et mêmes fonctions; tout homme est guerrier, chasseur, pêcheur et ouvrier, etc., il n'y a de différences que celles qui résultent des sexes. La première différenciation est celle qui s'opère entre le gouvernant et les gouvernés; elle grandit, l'autorité devient héréditaire, la loi prend un caractère presque divin; car la religion et le gouvernement sont à cette époque intimement associés, et pendant des siècles les lois religieuses et les lois civiles se séparent à peine. Si l'on remarque que, chez les Européens de notre temps, non seulement l'Etat et l'Eglise se séparent de plus en plus, mais que l'organisation politique est très complexe, qu'elle suppose des subdivisions dans la justice, les finances, etc., on devra reconnaître que le progrès social se fait de l'homogène à l'hétérogène.

Il se comprend d'ailleurs très bien que la loi d'évolution rapproche les phénomènes sociaux des phénomènes biologiques, si, comme le veut M. Spencer, des sociétés aux organismes les ressemblances sont fondamentales et essentielles, les différences tout accessoires et, à la rigueur, contestables. Dans le germe d'un polype, comme dans l'œuf humain, l'agrégat de cellules d'où l'animal doit sortir donne naissance à une couche périphérique de cellules qui se subdivise plus tard en deux: l'une intérieure, appelée muqueuse ou endoderme; l'autre extérieure, appelée la masse ou ectoderme. De celle-ci sortent les organes digestifs et respiratoires; de celle-là les systèmes nerveux, musculaires et osseux. Dans l'évolution sociale, nous voyons une première différenciation d'espèce analogue: celle des gouvernants et des gouvernés, des maîtres et des esclaves, maintenant, comme elle nous apparaît hétérogène, rien qu'à s'en tenir à sa surface! Roches ignées, strates sédimentaires, failles, veines métalliques, irrégularités sans fin, montagnes, continents, mers, différences de climats; bref, une variété de phénomènes telle, que les géographes, géologues, minéralogistes et météorologistes réunis n'ont pu encore réussir à les énumérer.

En physiologie, il est acquis que le développement consiste dans le passage d'une structure homogène à une structure hétérogène. C'est un fait constaté depuis longtemps par les embryogénistes. Tout germe, à l'origine, est une substance uniforme, sous le double rapport de la texture et de la composition chimique; par des différenciations successives et progressives, il se produit cette combinaison complexe de tissus et d'organes qui constituent l'animal ou la plante adulte. C'est là l'histoire de tout organisme. C'est aussi l'histoire du progrès organique, d'une espèce à l'autre, l'histoire de la genèse des formes organiques. Les données actuelles de la paléontologie tendent à montrer que les organismes les plus hétérogènes se sont produits les derniers. Pour nous en tenir à l'embranchement des vertébrés, les premiers connus sont les poissons, c'est-à-dire les plus homogènes de tous; les reptiles, plus hétérogènes, paraissent plus tard; et plus tard encore, les mammifères et les oiseaux, plus hétérogènes que les reptiles. Enfin, les restes les plus anciens que l'on connaisse de la classe des mammifères sont des petits marsupiaux, qui sont le type le plus inférieur de cette classe, tandis que le type le plus élevé, l'homme, est le plus récent. Si nous considérons l'homme, le plus hétérogène des animaux, nous voyons que c'est dans les subdivisions civilisées de l'espèce que l'hétérogénéité s'est le plus produite; que l'espèce est devenue plus hétérogène en vertu de la multiplication des races et de la différenciation des races entre elles. Le Papou, dont le corps et les bras sont souvent bien développés, a de très petites jambes et rappelle ainsi les quadrumanes; tandis que l'Européen, ayant les jambes plus longues et plus massives, l'y a entre ses membres antérieurs et postérieurs plus d'hétérogénéité. Il y a plus de différences entre le crâne et la face chez l'homme que chez tout autre animal, et chez l'Européen que chez le sauvage. L'ethnologie, par ses divisions et subdivisions de races, met hors de doute ce progrès en hétérogénéité et témoigne en faveur des principes de l'évolution.

Ces principes se retrouvent en psychologie. C'est encore par le passage de l'homogène à l'hétérogène, c'est-à-dire par une différenciation croissante, que M. Spencer y fait naître la vie psychique de la vie physique. « Cette différenciation se révèle, dit-il, dans la distinction croissante entre l'action du système végétatif et celle du système animal; dans le progrès des changements que manifeste le système animal; dans la production qui en résulte d'une conscience naissante, et dans les spécialisations des relations externes auxquelles les relations internes sont ajustées; ce qui finalement est, à vrai dire, l'essence du progrès, dont les autres faits sont l'accompagnement nécessaire. » Même explication